

Le livre du mois

DES « REFUSÉS » AU MUSÉE

Germain Viatte, qui fut conservateur au musée national d'Art moderne du Centre Pompidou de 1975 à 1985, puis son directeur, de 1991 à 1997, a publié ce livre longtemps après les faits. Ce dernier est certes un essai d'histoire de l'art ; mais c'est surtout un témoignage sur les années héroïques des acquisitions par les institutions françaises d'un art naguère décrié : celui dit « abstrait » ou « géométrique ». Il n'est donc pas étonnant qu'il ait reçu en 2021 le Prix Pierre Daix, créé par la Fondation Pinault. Pierre Daix fut en effet non seulement journaliste, historien de l'art, mais également l'un des témoins les plus importants de la création artistique de l'après-guerre de 1940, particulièrement de celle de Picasso, dont il fut l'ami et le biographe. Construit selon trois moments, l'ouvrage culmine dans la deuxième partie. G. Viatte y relate les dessous de la célèbre affaire des trois faux Mondrian, qui faillirent être achetés en 1978 par le jeune musée national d'Art moderne, pour faire ensuite l'objet d'une longue procédure judiciaire. La première partie expose quant à elle la carrière de Mondrian du point de vue de sa fortune critique, en France et à l'étranger. Alors que l'artiste passa la plus grande partie de sa carrière à Paris, il n'y fut pas reconnu de son vivant, végétant tant bien que mal de maigres subsides, dispensés par de rares galeristes et collectionneurs. La situation ne changea guère après sa mort, survenue à New York en 1944. Le nom de Mondrian s'imposait pourtant outre-Atlantique et dans de nombreux pays d'Europe comme celui d'un des acteurs majeurs de l'art du début du XX^e siècle. À Paris, il n'était considéré que par un petit nombre. Parmi eux, Michel Seuphor, lui aussi grand témoin de son temps, intime de Mondrian et spécialiste de son œuvre. Mais cette situation engendra d'elle-même les dérives du futur : une fortune critique confisquée par un seul, les positions orgueilleuses de ceux qui préféraient la figuration à l'abstraction – tant pour des raisons idéologiques que matérielles (les œuvres n'étant pas visibles, comment les juger ?) – aboutirent à la catastrophe des faux Mondrian. Dans les années 1970, lorsque les œuvres de celui qui était devenu un « maître » manquaient cruellement dans les collections muséales françaises, il fallait à tout prix en acquérir, au risque de l'erreur et de la précipitation. Très détaillée, la première partie fait ainsi office d'explication liminaire, mais que l'on ne comprend comme telle qu'à la fin de la lecture. La méthode est souvent usitée dans les polars. Elle crée ici son petit effet : sans elle, la narration de l'affaire Mondrian aurait pu passer pour un malheureux enchaînement de circonstances. En réalité, G. Viatte démontre qu'il avait été préparé par toute l'histoire de la réception de l'art abstrait en France. Le dernier chapitre, consacré à Dubuffet, dévoile les rouages complexes de la donation que fit l'artiste au Musée des Arts Décoratifs, en 1967. Empêchée durant de longues années par « l'action stérilisante des pompes culturelles », cette donation ne masque pas une suite d'échecs, qui marquèrent les rapports des institutions avec l'art vivant. Cependant, rien de dénonciateur ni d'acrimonieux dans l'écriture de G. Viatte. L'auteur fait d'abord œuvre de mémoire pour préserver le présent des dérives du passé, avec autant d'élégance que de lucidité. **Christine Gouzi Germain Viatte, *L'envers de la médaille. Mondrian, Dubuffet : les pouvoirs publics et l'opinion*, L'Atelier contemporain, 2021, 400 p., 25 €.**



LE PARADIS D'ANET

Une somptueuse tenture de onze tapisseries, des vitraux se déployant dans la grande salle et la grande chambre du château d'Anet que Philibert De L'Orme édifia pour Diane de Poitiers, tel est le fabuleux décor qu'étudie Dominique Cordellier, conservateur général au cabinet des dessins du Louvre, entouré d'éminents spécialistes et servi par une mise en page exemplaire. Les onze pièces, dont certaines détruites, sont reproduites en pleine page : deux sont à Écouen, une à Rouen, deux au Metropolitan Museum of Art, une en mains privées, quatre détruites – hélas ! – en 1997 dans l'incendie de l'atelier d'Anet, et une dernière enfin, disparue, dont on connaît le dessin préparatoire, le « grand patron ». Toutes sont relatives au mythe de la déesse Diane, en qui on reconnaît l'intelligente favorite du roi Henri II. Autour gravitent ses parents, Jupiter et Latone, son frère Apollon Phoebus, et aussi Niobé, Orion, Endymion, Méléagre, Iphigénie, Britomartis. Quel en fut le cartonnier ? D. Cordellier et C. Scailliérez, dans une enquête passionnante, confrontant les nombreux dessins qui furent des « petits patrons » de cette tenture, proposent le nom fort peu connu aujourd'hui du peintre bellifontain Charles Carmoy, collaborateur de Rosso Fiorentino et de Primatice, le « maître Charles peintre du roi » célébré par Rabelais. Sa carrière est ici ressuscitée, d'autres œuvres importantes lui sont attribuées. Son répertoire emprunte souvent à Primatice. Quant aux onze croisées, détruites au XVIII^e siècle mais dont subsistent des fragments et dont on a la description, la même enquête conduite par D. Cordellier et F. Gatouillat aboutit à donner la paternité des dessins à Primatice et, une fois encore, à Carmoy. Ils sont en façon d'émail blanc, une nouveauté en France, précisait Philibert De L'Orme. Le marché du 10 janvier 1548 donne le nom du maître vitrier Beaurain. P.-V. Desarbres reconnaît en Jacques de Vintimille l'auteur des poèmes et des devises, écrits en français et en latin dans les cartouches et phylactères. La symbolique des bordures de la tenture et des vitres est savamment décryptée par L. Capodiec. **Françoise de La Moureyre Diane en son paradis d'Anet**, sous la direction de Dominique Cordellier, Paris, éditions Le Passage, 2021, 256 p., 35 €.